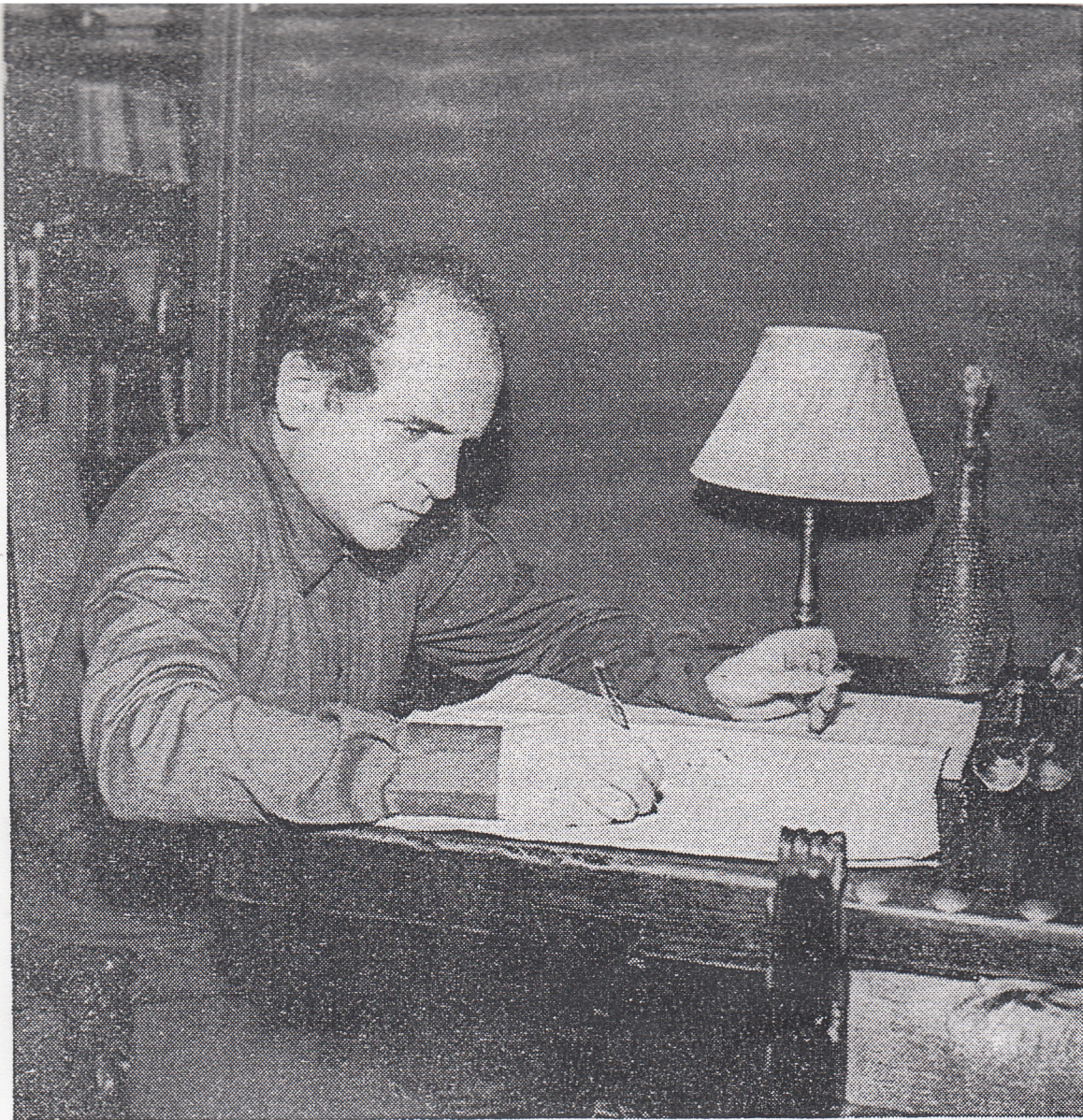


Ménestrel
s'en va
chantant
la vie
et ses
tourments...



LE FAROUCHE

LÉO FERRÉ

S'EST CIVILISÉ

Mais en lui veille un goût essentiel :

la musique

JE le vis sur scène à l'Olympia en 1955.

Par obligation d'usage il offrait tout de même un quart de sa face au public... mais ne paraissait pas s'amuser du tout.

L'œil farouche, il jetait dans la salle la poésie rouge et verte de ses chansons, sur un rythme très personnel semblant émané du moyen-âge : impressions et observations égrenées au fil de la vie, amertume plus ou moins adoucie déguisant une hargne envers l'inévitable sottise humaine... tout cela coulait de la voix, des doigts et du piano tout seuls en scène ce soir-là.

Il m'en est resté dans la gorge un goût saumâtre semblable au mélange d'huile et de sel exhalé dans les ports.

x x x

Aujourd'hui, Léo FERRE avoue lui-même avoir amenuisé cette amertume pour rendre son style plus accessible et susceptible d'atteindre un plus large public, en rythmant davantage la musique de ses chansons, « pour vivre avec son temps » !

Mais ouvrons ici l'album de sa vie.

Monaco le vit naître et lui prêta son berceau enchanteur jusqu'à l'âge des études. Italie, baccalauréat à Rome, philo à Monaco... Il lui reste le souvenir de la lecture en cachette des « poètes maudits ». En 1935 il est accueilli à Paris et tergiverse entre Sciences po et la dentisterie... sans opter pour l'une ni pour l'autre.

A la suite des années de guerre passées à Monaco, il revient à Paris en 1946 et devient vedette du « Bœuf sur le Toit » en compagnie des Frères Jacques et du duo Roche-Aznavour.

Six mois à la Martinique, puis de nouveau Paris et ses premiers succès résonnent dans les caves de St-Germain des Prés : Le Scaphandrier, L'Esprit de famille, Notre Amour sont au programme de « L'Assassin » et de « L'Ecluse » où il reste quelques mois.

Mais la lutte est décourageante : sans cesse il faut courir pour chercher un travail problématique : il songe à retourner à Monaco... jusqu'à sa rencontre bienheureuse avec la douce Madeleine, qui devient sa femme.

En 1951, il compose un Opéra « La vie d'Artiste » qui ne fut pas accepté par les spécialistes de la Scala de Milan. Mais l'essentiel est arrivé, un nouveau Léo Ferré est né, son plus cher ami : le musicien : il sait désormais qu'il peut écrire de la vraie musique, et c'est encore aujourd'hui son seul grand désir.

En 1952, c'est le feu d'artifice de Paris Canaille, à la suite duquel il compose un oratorio scénique inspiré de la Chanson du Mal Aimé d'Apollinaire, œuvre

qui fut créée à l'Opéra de Monte-Carlo, puis enregistrée sur disque, dirigée par Léo Ferré lui-même à la tête de l'Orchestre National de la R.T.F.

Le succès confirmé devient ascendant : il est vedette du spectacle de l'Olympia, puis compose « Le Guinche » et met en musique douze poèmes extraits des « Fleurs du Mal » (Beaudelaire).

Les Cabarets et Music-halls se le disputent alors : « Plumeau », « Bobino », « La Villa d'Este », « Le Drap d'Or », « Le Vieux Colombier » ; il multiplie enregistrements et émissions, interprétant avec ses poèmes ceux des « poètes maudits » et ceux d'Aragon qu'il a mis en musique.

Mais quelle est exactement la nature de ce personnage étrange qui souleva le voile brumeux de la chanson-pommade habituelle pour exalter une brusque réalité plus ou moins agréable ?

Quelle est cette figure dont le seul nom évoqué tout le cortège des aventures qu'il nous raconte ?

A pas de loup (il est violent m'avait-on dit) je me suis discrètement renseignée et voici le portrait qu'il a lui-même esquissé avec rudesse et sobriété, mais franchise :

— Je hais les critiques... je ne suppose pas qu'il soit possible de juger sans connaissance exacte et profonde de ce que l'on va critiquer, créer est tellement plus difficile ! (réflexion qui fait naître invariablement les « eh oui, hélas mais... » impuissants à changer le cours des choses).

C'est de l'orgueil, bien sûr, mais un mot pour ma défense : Madeleine assure qu'il « n'est pas possible de me prendre en défaut de bonté ».

— Quels sont mes goûts ? En général ? hum...





Un trio célèbre de G. à D. Aragon, Elsa Triolet, Léo Ferré

En premier lieu, j'apprécie la lecture des poètes, principalement ceux du moyen-âge et la pléiade... Villon au-dessus de tous.

En dehors de cela, je lis des choses difficiles : des dictionnaires, des anthologies, des livres sur l'art, la chimie.

En peinture ? Van Gogh, Rembrandt, Degas. Je n'aime pas du tout la peinture abstraite.

Un autre penchant très vil : mon amour pour les chiens. Les gros chiens. C'est une bonne compagnie et j'en ai eu plusieurs, entre autres Arkel, un Saint-Bernard, venait me tirer le bas du pantalon au Cabaret lorsqu'il estimait que mon tour de chant avait suffisamment duré et qu'il était temps de rentrer à la maison !

Un passe-temps agréable - violon d'Ingres m'occupe aussi : l'imprimerie. Ainsi j'imprime moi-même mes chansons.

— Que pensez-vous de la chanson ? Croyez-vous qu'elle soit un moyen d'expression intéressant pour le poète ?

— Mais certainement. Je ne la considère pas du tout comme un art mineur, contrairement à de nombreuses appré-

ciations. D'ailleurs art majeur... art mineur... tout cela est bavardage. Il y a l'Art ou il n'y en a pas, et la chanson véhicule bien la poésie.

Les chanteurs actuels qui me plaisent ? Catherine Sauvage, Aznavour, Jacques Douai.

Mais une seule chose m'intéresse vraiment, c'est la musique.

Mes goûts en ce domaine ne se fixent pas sur un style : Beethoven, Bach, Brahms, Bartok... mais excluent catégoriquement les « dodécaphonistes » qui cultivent les demi-tons à la douzaine au même titre que d'autres cultivent les huitres !

Mon projet le plus cher : composer, puis diriger ma musique.

Je prépare un concerto pour orchestre de jazz, que pourront interpréter 50 musiciens.

— Vous écrivez aussi je crois ? Un livre est paru déjà « Poètes... vos papiers ». Quels sont vos projets ?

— Deux livres sont en préparation : « Benoit Misère », un roman, et « Let-

tres à un jeune musicien » qui me permettra d'exprimer ce que je pense des musiciens en général, et des musiciens contemporains en particulier.

(Le ton fait présager une rigueur... rassurante).

— Où préférez-vous vivre, travailler et chanter ?

— Il n'est pas de lieu précis où j'aimerais vivre... Ici ou là, rien ne m'importe si ma femme et ma fille sont avec moi. Quoique la Bretagne sans doute, grâce à l'eau cavaleuse et vivante de l'Océan. Je ne regrette pas Monaco, la Méditerranée est une mer « d'occasion ». Je travaille sans règle fixe, sans lieu précis ni période indiquée, écoutant l'inspiration, le hasard et un immense besoin de travailler. Mais pour chanter, je préfère les grandes salles au Cabaret : là, en principe, les gens viennent vous écouter : ils s'assoient dans un fauteuil (silencieux) et ne boivent pas !

— Que pensez-vous de l'amitié dans votre métier ?

— Elle n'existe pas. Dans ce milieu, il n'y a que des hyènes dont le seul grand souci est de s'entr'étripper.

Et, de plus une constatation me fait éprouver quelque peine : malgré l'argent que chacun gagne en certaine quantité, il n'est pas un (ou une) disons... artiste qui songe à se cultiver. Or ils sont tous bien souvent ignorants et incultes.

C'est la raison pour laquelle, en dehors de mes proches, je préfère les chiens. Ils ne parlent ni ne rient.

— Pensez-vous à l'avenir... lointain : la postérité ?

— Je m'en fous complètement. Mon seul désir est d'être heureux au présent et peu m'importe ce que plus tard on pensera de moi et de ce que j'ai fait.

A ce sujet, Beethoven écrivit une phrase qui requiert mon plein accord : « Je n'écris pas ce que j'aimerais écrire, mais pour l'argent dont j'ai besoin ». Voilà tout le problème. Cause et conséquence du choix de ce que l'on fait...

En tous cas, je ne pense pas que les VRAIS artistes pensent tellement à la postérité...

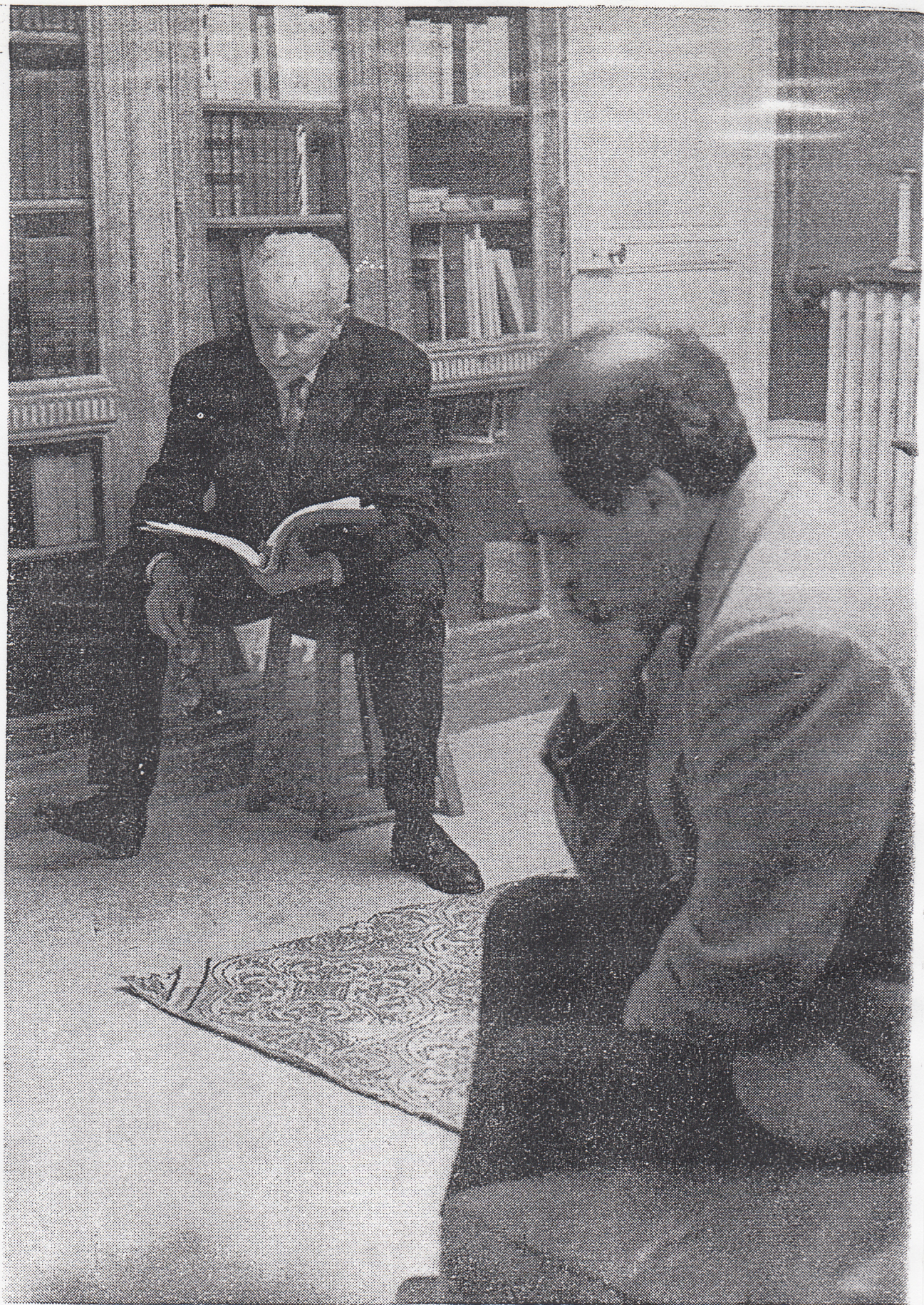
Bien sûr.

L'essentiel : dire ce que l'on VEUT dire, et qui DOIT être dit, au moment propice.

Pour les autres ou pour soi, qu'importe... disons-le toujours ; chacun y prend ce qu'il veut, ce qu'il peut, le transformant à son goût, selon son humeur.

C'est la route choisie par Léo FERRE, semble-t-il : chansons, poèmes ou romans sont, avec beaucoup d'esprit et d'intelligence, l'expression de son attitude devant la vie... jusqu'au retranchement personnel là où s'estompe la valeur même des mots : « IL CHANTE POUR PASSER LE TEMPS ».

Théodora LOCMARIENE.



Soumettre son texte à l'appréciation d'un ami, tâche délicate.

Dans ses enregistrements (BARCLAY 80.133 et 80.138, deux 33 tours 25 cm) Léo FERRE est accompagné par Paul Mauriat et Franck Aussman.